

Deuxième chapitre - 1930-1939

La Crise

Nous avons vu que les Fraser possédaient un moulin à scie à Baker-Brook qui fut un temps l'ancien moulin et limites à bois des Baker. La compagnie coupait aussi du bois de pulpe dans cette région et aussi dans la région de Saint-François et Connors. À Baker-Brook même et pour huit à dix ans, ils chargèrent le bois dans des wagons du Témis pour être déchargé au moulin dans un convoyeur qui a toujours porté le nom du «Baker-Brook». En hiver, ce bois se déchargeait plus haut, près de la ferme, dans les écorceurs de la rivière Madawaska. Cette voie d'évitement (**siding**) était connue sous le nom du no 6.

En 1924 ou 25, la compagnie décida de flotter ce bois dans le Saint-Jean jusqu'à l'embouchure de la Madawaska. À cet endroit, du côté ouest de la rivière non loin de la maison des Bérubé, un long «**haulup**» fut érigé. À la tête de ce convoyeur une vanne (**sluice**) fut construite et qui transportait le bois en haut de l'écluse. Une fois le bois dans le «**pond**», on le remontait avec des «**booms**» et des «**winch**» jusqu'au pied de «**haulup**» des écorceurs du moulin pour être écorcé en été. Alors la compagnie décida de faire une grosse pile de bois sur le «**platin**» même du fleuve Saint-Jean. Deux longs convoyeurs furent construits à cette fin. Un pour empiler et un autre près d'une «**siding**» le long du C. N. R. pour le chargement des wagons. Cette pile contenait de 40 à 50 mille cordes de bois. C'est en 1928 ou 29 qu'ils commencèrent à utiliser ce bois en hiver. Ce bois était chargé dans des wagons ouverts où il tombait pêle-mêle par ce convoyeur horizontal qui ressemblait à notre ancien «**main piling**» et qui était ensuite déchargé sur le «6» que j'ai mentionné. Cela pouvait se faire dès l'automne et jusqu'au printemps. De 1927 à 29, on tenta d'écorcer ce

bois en hiver dans les «**thorne barkers**» mais ce fut une opération coûteuse et sans succès. Le bois étant trop gelé, ne s'écorçait pas. À cette fin, ce bois était déchargé dans le Baker-Brook, et de là, transféré par un convoyeur spécial sur les chaînes des écorceurs no 2 pour ensuite tomber dans les écorceurs et ensuite aller à la **Wood Room**. Là, il passait encore dans le «**drum**», et dû au grand ralentissement de production, la **Wood Room** opérait sur deux «**shifts**» pour la circonstance. Je me souviens que durant l'hiver 1928-29, lorsque je travaillais sur les écorceurs, le vieux Jos Rousselle de la **Wood Room** venait voir ce qui se passait, car il nous fallait trier plus de 50% du bois avec de l'écorce pour le repasser et le repasser dans les écorceurs. Cela laissait très peu de bois pour le vieux «**boss**» de la **Wood Room**. C'est vers 1931 que cette pile du fleuve Saint-Jean fut discontinuée et en 1934, le feu détruisit ces deux convoyeurs, ne laissant que les fondations de béton sur le «**platin**».

Ces opérations-là, avec celles de la cour du moulin, était sous la responsabilité de Jos Boucher qui lui avait ses contremaîtres.

On peut affirmer qu'en 1929, c'était la prospérité. La compagnie avait construit ses moulins du «**board**», «**bond**» et catalogue à Madawaska, Maine. Du côté canadien, le **groundwood** et quatre «**digesters**» additionnels pour alimenter ces machines, les «**barkers**» neufs et cette entreprise du fleuve Saint-Jean. Tout cela contribuait grandement à la prospérité de la région. Je n'ai pas mentionné le «**planer mill**», les moulins à lattes et à bardeaux qui ensemble pouvaient donner du travail directement à 1500 hommes durant la belle saison. Tous ne pointillaient (**punch**) pas une carte, car un certain nombre travaillait à la

«**job**» (**piece rate**).

Le «**planer mill**» commença à ralentir en 1931 et ferma définitivement ses portes à l'automne de 1933. Les employés réguliers furent placés en autant que possible, dans d'autres départements. C'est à cette occasion que furent transférés à la **Wood Room**, Aimé Long, Georges Long, Marcel Rousselle, David Rousselle, Jos (Robi) Pelletier, Pascal Daigle, (père de Pascal), Thomas Cloutier, Ludger Cyr, Ludger Grandmaison et quelques autres encore dont les noms m'échappent.

Pour revenir à notre sujet qui est dans le moment de la crise, disons que dès 1929 on entendait des rumeurs de ralentissement dans les affaires et les bourses des grands centres comme New York, Chicago et Montréal, mais personne ne se doutait d'une crise de dix ans. Nous avions eu de petites crises d'après guerre comme par exemple, l'hiver de 1920-21 qu'on a nommé «l'hiver de la piastre» et nous pensions que les choses se passeraient comme ça. Ici à Edmundston, la dépression commença à se faire sentir en 1930 et d'une manière plus prononcée en 1931 pour se continuer jusqu'en 1939. Dès les débuts, ce fut pour les Fraser des années très critiques et qui furent suivies d'une réorganisation complète dans le système d'administration en 1932 et 1933 afin de reprendre son équilibre financier. Nous étions tous dans une vive inquiétude de ce qui pourrait arriver à la compagnie sur laquelle dépendait pour une large part, l'économie de la ville. Heureusement, tout s'arrangea d'une manière efficace. Les salaires de base furent baissés de 27 à 24 cents l'heure. À certains endroits ils furent de 22 cents et même de 17 cents pour décharger le bois de pulpe sur le no 6. Ce dernier emploi étant considéré comme hors de la cour. En lisant ceci on pourra constater que nous étions à plein pied dans la crise. Je dois ajouter que ce fut encore moins la réduction des taux que la réduction du nombre d'heures qui affecta les travailleurs. Les journées de dix heures étaient réduites à environ six heures.

Également, les semaines de six jours furent réduites à quatre ou cinq jours. Si l'on se souvient qu'avant la crise, les heures supplémentaires étaient disponibles à qui en voulaient, il est facile de comprendre que l'ouvrier voyait ses salaires diminués de plus de moitié. Encore faut-il admettre que le grand nombre d'hommes sans travail nous trouvaient chanceux d'avoir au moins un emploi et un petit revenu à chaque semaine. Comme mentionné, presque tous les célibataires perdirent leur emploi. Chanceux furent les jeunes qui ne perdirent pas leur ancienneté durant ce temps-là.

Quand arrivait la fin de semaine (vendredi), le «**boss**», ne sachant pas quand le moulin repartirait, disait aux hommes «venez voir lundi matin». Très souvent le lundi matin il nous fallait nous en retourner pour venir voir la mardi matin. Aucun de ces travailleurs n'avait le téléphone, donc il fallait marcher et aller voir, et cela pour plusieurs années de suite. Les autorités en étaient venus, semble-t-il, à ne plus se soucier beaucoup de savoir quand le moulin fonctionnait. Le dicton était, «venez voir».

En conséquence de la grande compétition sur le marché du papier, la compagnie fut dans l'obligation de doubler de précaution sur la qualité du bois qui entraînait dans les «**chippers**».

Dans la **Wood Room**, plusieurs hommes furent embauchés pour nettoyer le bois avec des petites haches, des brosses d'acier et d'autres moyens. On y enlevait les noeuds noirs, les veines d'écorces (**seams**) ou toutes autres saletés de bois. J'ai vu un homme se faire changer d'emploi parce qu'il avait laissé passer une bûche, avec son écorce, du «**chipper**». Malheureusement le surintendant l'avait vu. Quelle différence des années 1970! Le 8 août 1937 un pic-bois (**woodpecker**) fut acheté qui par la suite, faisait ce travail mais à quel prix dans le gaspillage de bois! Fortunat Beaulieu et Bert Ross furent opérateurs de cette machine sur leur «**shift**» respectif. Ce fut vers 1939, à la reprise des affaires, que cela fut discontinué.

Que de bois rouge, qu'on utilise aujourd'hui, fut jeté au feu durant ces années-là. Contrairement à ce qui se faisait après 1940, on charroyait le meilleur du bois rouge au **groundwood** et lorsqu'il n'était pas utilisé immédiatement, on le cordait en arrière de la bâtisse. On en a même dirigé vers la cour où on le cordait pour le garder en réserve. Venait un temps quand même où il fallait s'en débarrasser. C'est alors que le «**chipper**» (cochon) installé à cette fin, et qui est en ce moment encore là, a eu sa part de bois rouge. Ces «**chips**» rouges tombaient directement sur le «**millwaste**» pour se diriger vers le feu. Dès que le «**sulphite**» fut en mesure de prendre modérément du bois rouge, cette pratique fut discontinuée petit à petit. Avec un meilleur système de blanchissage (**bleaching**) au «**sulphite**», même si cela était plus dispendieux, le bois rouge fut admis. Cela contribua à économiser notre matière première de nos forêts qui est le bois de pulpe.

Au temps de la crise encore, de 1935 à 1939 environ, une autre pratique qui se faisait, était d'opérer la **Wood Room** sur deux «**shifts**» de bois pelé à la sève durant la saison froide. À minuit, un troisième «**shift**», composé des plus jeunes employés, avaient la tâche de scier le bois pour le **groundwood** (**slashing shift**). Il arrivait qu'à minuit, il n'y avait pas suffisamment de «**chips**» pour jusqu'au matin. Alors les mêmes hommes continuaient et les hommes de l'équipe du «**slasher**» attendaient deux, trois et même quatre heures avant de se mettre au travail sans être payés. Enfin on en vint à ne plus faire attendre ces hommes en les plaçant au travail même si le «**chipping shift**» n'était pas terminé. C'était encore au temps où la compagnie n'avait pas reconnu notre union et l'on s'en rendait bien compte!

La balle molle (Soft Ball):

Nous les gars du moulin avons été parmi les premiers à organiser la balle molle dans les environs et même au nord de la province. Il y avait deux raisons pour la «**soft ball**». La

première était que c'était peu coûteux, et la deuxième était le fait que cela nécessitait un terrain plus petit. Tout cela à cause de la crise, mais il fallait quand même se distraire.

Les autorités de la compagnie autorisèrent tous les départements intéressés à organiser leur propre équipe. En ce qui nous concerna, Estey s'occupa de faire sa propre organisation dans notre département. Il appointa le vieux Arthur Roy comme capitaine et les hommes dont la liste des noms suit formèrent notre club: Léo Plourde, Rodolph (Coon) Plourde, Louis Plourde, Léon Francoeur, Hector Levesque, Sylvio Rossignol, Arthur Serré, Albert Carrier, Jim Martin, Mick Martin et moi-même. Plusieurs autres se sont joints à nous au cours de sept années, (1931 à 1937) que nous avons joué au moulin. C'est avec une certaine nostalgie que je repasse ces noms, car cela nous procura beaucoup de plaisir durant ces années-là.

La compagnie nous avait fourni le terrain en dedans de la cour face au «**main office**», là où est maintenant le terrain de stationnement des constructions (Construction Parking Lot).

En plus, elle nous avait fourni les chevaux et tombereaux pour la préparation de ce terrain qui avait été avant la construction un ravin où passait un ruisseau en direction de la rue Canada. Ce site avait été rempli mais nécessitait du nettoyage et du nivelage. Pour le reste nous avions l'habitude de la méthode «**D.B.**» (débrouillez-vous). Dans le temps tout ne nous tombait pas dans les mains comme aujourd'hui. L'appel fut lancé dans divers départements intéressés et la réponse fut telle que les soirs après 6 heures de 50 à 60 hommes volontaires se présentaient pour travailler à ce projet.

En plus de notre département qui organisa un «**club**» il y eut le **groundwood**, les offices, le **sulphite**, le **board mill** et le mécanique. Il se jouait trois parties par semaine et, sans rien dire de trop, notre équipe figura toujours parmi les meilleures. Cela était dû au fait que notre surintendant (Estey) était un amateur de

baseball dans son jeune âge à Grand-Sault, et aussi, que les gars du département étaient des gars habitués à la vie dure et au travail pénible. C'était des gars assez costeux.

Un nom que j'ai oublié et qui était l'un de nos bons joueurs de **soft ball** était celui d'Albert Carrier. Il s'en alla en Ontario après la guerre.

L'assistance à ces petites parties de balle-molle était très encourageante pour les joueurs et l'entrée en était naturellement gratuite. Nous avons donc été les pionniers de ce sport dans la région. Ce sport agréable qui se pratique encore après 40 ans, se pratiqua d'une manière intense des années 1930 aux années 1950. Il y avait un bon nombre d'équipes ici même dans la ville et sur le plan provinciale, la ville figurait dans les premières places.

L'Union du moulin:

Il y eut une tentative d'organisation de l'Union Internationale dans le moulin Fraser aux années 1920 à 1922, mais qui tourna à rien pour des raisons dont j'ignore. Les premiers présidents temporaires furent Harry Marmen et James Jessop dans la suite. Le premier septembre 1933, à l'initiative de Léo Dionne qui en accepta la présidence pour quelques années, une première assemblée eut lieu dans l'ancienne aréna près du High School. Les signatures furent nombreuses pour l'admission dès cette réunion mais à cause de la crise, les circonstances ne se prêtèrent pas bien à la reconnaissance de l'Internationale par les Fraser. Entendu la difficulté à se faire reconnaître; le souvenir d'un premier échec en 1922, plusieurs membres discontinuèrent de payer leur cotisation. En 1938, une nouvelle tentative fut lancée avec succès par le repêchage des anciens membres et par l'entrée massive de nouveaux. Cette fois la compagnie fut disposée à reconnaître l'union et, effectivement, le premier contrat entre l'union et la compagnie fut signé le 28 octobre 1938 par les personnages suivants:

Au nom de la compagnie: I. M. Sherwood, V.

H. Emory et D. A. Fraser.

Au nom de l'union: W. H. Burnell, S. C. Bourgeois, Albert Lucas et Jos J. Charest.

À la fin du livre sera donnée l'échelle de salaires de base de cette date à nos jours (1973) avec les divers hausses de salaires qui suivirent les signatures de tous les contrats signés entre patron et employés.

Toutefois, en avril 1937, les salaires de bases furent élevés de 30 à 33 cents l'heure. Il y avait eu d'autres petites hausses de salaires avant cette date aussi, car le minimum en était de 24 cents au début de la crise.

Transformation radicale de la Wood Room:

En 1933, comme plus tard en 1969, la **Wood Room** était devenue démodée et donnait des signes de vieillesse. En septembre débuta les travaux de rénovations de la **Wood Room** qui devaient se continuer jusqu'en mai de l'année suivante. Ce travail de construction fut conduit systématiquement de manière à ne pas entraver la production.

Cela exigea beaucoup de connaissance et d'imagination de la part des responsables. Tous ces hommes étaient de la compagnie même ou des environs et sans contrat.

Avec les exigences grandissantes dans la qualité du papier, la compagnie décide de porter de cinq à seize le nombre de «rossers» pour blanchir le bois avant de la transformer en «chips». Cela nécessita une perte considérable de bois, mais la compagnie n'avait pas le choix.

Tous ces changements qui transformèrent complètement la **Wood Room** contribuèrent à l'embauche d'un plus grand nombre d'hommes dans la **Wood Room** pour les prochaines quinze années. Plusieurs gars de la pile s'en vinrent dans la **Wood Room** pour y demeurer jusqu'à la fin. Le «drum» et la «tank» durent céder leur place pour les deux rangées de huit «rossers». Le bois désormais passera sur une courroie en caoutchouc (**chipper feed belt**) de 60" de

largeur et qui au début marchait très lentement.

En entrant dans la **Wood Room**, les bûches descendaient par gravité dans une longue dalle (**sluice**) pour pénétrer dans le «pond» qui avait été construit sur le site même de l'ancien «**hot pond**». C'était une sorte de couloir où l'eau était actionnée par une pompe centrifuge et qui avait pour objectif de laver le bois, de le dégeler un peu en hiver et enfin d'accumuler les métaux, roches ou déchets qui étaient mêlés avec le bois. Toutefois, les «**pipes**» (boyaux) à vapeur installées à cet endroit pour dégeler le bois ne donna jamais entière satisfaction à cause du trop grand volume d'eau qui entraînait et sortait continuellement du «**pond**». La succion de la pompe se faisait au pied du «**haulup conveyor**» qui montait le bois sur le convoyeur du triage (**sorting belt**) pour ensuite passer en avant du «**slasher**» qui avait été relocalisé à cet endroit-là, et aussi en avant des convoyeurs des «**rossers**» (**rosser feed belt**) qui allaient en direction des «**rossers**» de manière à ce que le bois avec de l'écorce puisse être trié et envoyé aux «**rossers**». Le bon bois continuait son chemin pour tomber sur le gros transfert en direction des «**chippers**» et tomber sur le convoyeur des «**chippers**» même. Également, le bois une fois «**rossé**» s'en venait sur deux convoyeurs à chaîne pour passer sur deux courts escalateurs et rejoindre, au bout d'en bas du gros transfert, le bois en direction des «**chippers**».

Pour la «**fendeuse**» mécanique en 1934, elle fut placée à l'autre bout du «**pond**». Les grosses bûches passaient sur l'un des «**rosser feed**» pour aller vers la «**fendeuse**» dont, une fois fendues, les éclats retombaient et repassaient dans le «**pond**» pour suivre le cycle du bois des «**chippers**». Le 23 novembre 1938, cette «**fendeuse**» mécanique fut remplacée par la «**fendeuse**» à vapeur (**piston**) mais encore localisée au même endroit. Ce ne fut que le 11 juin 1951 qu'elle fut re-localisée là où elle fut jusqu'à la fin. On peut encore voir sa précédente fondation au «**pond**». On a dû enlever trois

«**rossers**» de la deuxième rangée pour lui faire place. Alors les éclats se joignirent immédiatement au bois «**rossé**». Ainsi on évitait les grosses bûches et les éclats de faire le tour de la **Wood Room** (système).

Le «**slasher**» no 1 fut placé à l'entrée du «**sorting belt**», près du «**pond haulup**» et le no 2 ne fut installé que dans les années 1950 sous le règne de Louis G. Sears.

Les quatre «**chippers**» à quatre couteaux (**blades**) étaient en ligne à côté du convoyeur des «**chippers**» (**chipper feed**) et, comme mentionné, le bois qui n'avait pas été «**rossé**» ainsi que les grosses bûches s'en retournaient par la «**splitter transfer**» en direction de la «**fendeuse**» ou du «**pond**».

C'est le 17 avril 1934 que ce nouveau système fut mis en opération. Sûrement, tout n'était pas fini, mais ce fut une question de quelques semaines avant que tout fut terminé. Je dis terminer, mais ce ne le fut jamais tout-à-fait car, comme nous le verrons par la suite, les améliorations se continueront jusqu'aux dernières années.

La longue liste d'hommes que je donnerai et qui date de 1935 démontrera le grand nombre d'employés requis durant les premières années de ce système. Sur le «**pond**», six hommes étaient exigés pour faire circuler le bois. Il n'y avait pas de rouleau au pied du «**haulup**». Ce rouleau fut une invention du grand Baptiste Grondin vers 1944. Ce gars était à l'emploi du mécanique sur la «**bull gang**» du petit Honoré Collin. Les boyaux (**hoses**) placés à divers endroits, et actionnés par une pompe à haute pression, n'avaient pas encore été pensés. Elles furent successivement installées. Aussi, et avant, on y installa des écluses dans le «**pond**» afin de créer un plus grand courant d'eau à la surface. On me dit que ces écluses furent une idée de Fortunat Beaulieu. Toutefois, ce n'est qu'en 1923 qu'on élimina deux clos (**feather**), coupant ou diminuant ainsi le parcours du bois à cette endroit de moitié, puisque par la suite le bois ne

faisait qu'un tour dans le «**pond**». À cette date, deux hommes étaient requis depuis plusieurs années au «**pond**», mais encore là on trouvait que c'était trop lent. À une réunion de notre «**Mutual Interest Board**», l'un des hommes suggéra de couper le «**pond**» en deux pour faire circuler le bois une seule fois. Cette suggestion fut acceptée par Sears et le résultat fut tel qu'un seul homme fit le travail par la suite. Cela fut une économie aussi pour le nettoyage hebdomadaire du «**pond**» qui se faisait dans un plus court temps avec moins de «**man hours**».

La distribution des hommes sur divers emplois se situait comme suit après le changement de la **Wood Room** en 1934: deux sur le «**slasher**», deux sur le «**sorters**», quatre pour placer le bois sur les tables de «**rossers**» (**rosser feed**), seize sur les «**rossers**», un sur le «**rossed wood conv.**», (lorsqu'on opérait sur le bois pelé à la sève en hiver pour les «**chippers**», nous n'avions que quatre ou cinq «**rossers**»), un sur le «**chipper feed**», quatre sur les «**chippers**», deux sur la «**fendeuse**», un sur la «**cut-off-saw**», un pour sortir le gros bois à la «**fendeuse**», un pour charroyer le bois rouge au **groundwood**, six sur le «**pond**», un au câble (**cable tender & compteur**), deux balayeurs (**cleaners**) et un au «**chip bins**». Quarante hommes par «**shifts**» pour deux «**shifts**» dans la **Wood Room**, mais ce fut le maximum, car peu après l'on remédia à la situation graduellement pour en venir à un nombre raisonnable d'hommes.

Liste des hommes pour 1935 et pour quelques temps:

| | | |
|--------------------------------|------------------|-----|
| Charlie Tripp (boss) | Charlie Bouchard | |
| Pierre Thériault | Arthur Roy | sr. |
| (boss)Félix Ouellette | Alphonse Belisle | |
| Jos A. Rousselle | Frank Castonguay | |
| Louison Nadeau | Aurèle Guerette | |
| Jos H. Pelletier | Xavier Violette | |
| Oneil Couturier | Aimé Long | |
| Clovis Lagacé | Jos C. Gagnon | |
| Thomas Cloutier | Alex Pelletier | |

| | |
|------------------------|-------------------|
| Emile Pelletier | Pascal Daigle |
| Lévite Auclair | Honoré Ouellette |
| David Rousselle | Alfred Plourde |
| Alphonse Bélanger | Maxime N. Plourde |
| Tommy Bossé | Charles Thériault |
| Georges Long | Léon Charette |
| Albé Grondin | Albert Dupuis |
| Philippe Dumont | Charles Verret |
| Charlie Magoon | Adélar Boulay |
| Laurent (Mike) Martin | Sylvio Rossignol |
| Ulric Pelletier | Omer Mailloux |
| Ernest (Bob) Ritchie | Charlie Brisson |
| Hubald Voisine | Louis Plourde |
| Damase Couturier | Léon Bourgoin |
| Ovila Lajoie | Barrommé Dumont |
| Jos Dionne | Pat Levesque |
| Ludger Cyr | Léo Plourde |
| Henri Pelletier | Horace Lord |
| Horace Michaud | Philias Bossé |
| Hector Levesque | Antoine Volpé |
| Fred Thibodeau | Willie Ouellette |
| Ludger Grandmaison | Marcel Rousselle |
| Frank (Pete) Pelletier | Docithe Bouchard |
| John Daigle | Bert Ross |
| Aimé Plourde | Wilfrid Charette |
| Eugène Turgeon | Albert Charette |
| Séverin Levesque | Jacques Thériault |
| Omer Levesque | Aurèle Rousselle |
| Charlie Gagnon | Thomas Couturier |
| Aimé Nadeau | Fred Rousselle |
| Adélar Bossé | Mégile Couturier |
| Lévite Nadeau | Mazano Charette |
| Denis J. Plourde | Albénie Rousselle |
| Willie Babin | Fred Levesque |
| Fornunat Beaulieu | |
| L. B. Estey, | surintendant |

De ces hommes, plusieurs furent transférés au **groundwood**, au mécanique, à Madawaska, au département électrique, à la pile, au sulphite et d'autres quittèrent le moulin. On ne pourrait pas dire que tous ces hommes furent des employés réguliers de la **Wood Room** ou même du moulin, quoique les noms des employés réguliers apparaissent avec les autres. Il y eut de

constants va-et-vient dans la **Wood Room** dus aux changements d'opérations. De ce nombre, près des 2/3 étaient, dans le temps, des employés réguliers de la **Wood Room**. Je dois mentionner que le nom d'Antoine Volpé, mentionné sur cette liste et retiré en 1967 après 49 ans de service à la compagnie, est le dernier des employés qui avait débuté en 1918 au moulin. Bravo Antoine!

Le «Point Standard System»:

Ce système déjà établi à d'autres endroits dans la province fut établi dans le moulin en 1933. Des ingénieurs spécialisés dans la standardisation du travail dans la grosse industrie établirent des plans intensifs de rémunérations d'après la somme de travail que certains groupes d'ouvriers accomplissaient sur divers sortes d'emplois. Une étude intense avec des «**stop watches**» fut faite sur les emplois assignés directement à la production pour en déterminer le facteur d'évaluation. De ces emplois, les hommes recevaient un «boni direct». Pour le travail qui s'appliquait indirectement à la production, ils recevaient un «boni indirect» dont la gratification était naturellement beaucoup moindre. Exemple: Le «**rosserman**» recevait un boni direct, car il produisait directement en «**rossant**». Celui qui fournissait les «**rossers**» (plaçait le bois sur les tables des «**rossers**») faisait un travail indirect et recevait un boni indirect.

L'étude et l'établissement du «**Point Standard System**» se poursuivit à travers toute l'usine aux emplois attachés directement à la production ou même indirectement, mais nécessairement sur différentes bases et de différentes manières.

Comme le maniement du bois s'appliquait surtout à notre département, le boni était basé sur le nombre de cordes de bois employés à l'heure. Les cordes étaient déterminées par le nombre de bûches dont la moyenne était de cent bûches à la corde = 100 bûches de 6" de diamètre = 128' cubique - 1 corde. Ce bois était

compté par les compteurs dont il y en avait un sur le câble, un sur le convoyeur des «**rossers**» et un autre sur le convoyeur du **groundwood**. Afin de s'assurer de l'indépendance des compteurs, le 15 septembre 1936, tous les compteurs tombèrent sous la surveillance du «**Point Standard Department**» et cela jusqu'au 1er septembre 1949 à la dissolution de ce système. Après cette date, le comptage du bois tomba sous la responsabilité du département technique jusqu'à la discontinuation du comptage du bois dans la **Wood Room** le 2 mai 1953.

Avec ce système, les heures de travail furent nécessairement plus courtes, puisque les hommes étaient comme «à la job», mais ils en étaient compensés par le bonus qu'ils recevaient à chaque semaine et qui était affiché sur des tableaux à chaque jour. Étant donné la difficulté de ce système de donner justice à tout le monde, il perdit vite sa popularité parmi les employés et finalement un vote fut pris dans le moulin et qui amena sa dissolution en 1949.

Les Contremaîtres:

Afin de clarifier un peu cette position de contremaître dans la **Wood Room** à cette époque, disons que Jos A. Rousselle et (le vieux) Arthur Roy en avaient la charge. Toutefois, le 15 octobre 1934, Charlie Tripp, assistant «**scaler**» pour la compagnie depuis 1921, fut placé par Estey à la position de Rousselle. La raison de ce changement était le manque d'instruction de ce dernier. Jos fut placé à l'aiguisage des couteaux (**grinderman**). Charlie, comme Estey était un vétéran de la guerre. Il fut contremaître dans la **Wood Room** de 1934 et jusqu'à sa mort en 1962. Il n'avait que 64 ans à son décès et avait travaillé avec un mauvais état de santé pour plusieurs années. Donc, la période de 28 ans comme contremaître à la **Wood Room** est effectivement un record qui ne fut jamais égalé. C'est même un record pour le département du «**woodhandling**» en général. Pour plusieurs années, Aurèle Guerette

agissait comme relève. À la pile Jos Boucher était toujours le grand responsable avec comme sous-contremaîtres: Denis W. Plourde, Georges Beaulieu, Jos Charette, Charlie Guerette, (décès en 1940 à 51 ans), Charles Eugène (Piton) Charette, (qui remplaça Guerette), et en été, Aimé Plourde, Willie Bélanger et d'autres encore. Au décès de Jos Boucher en 1942, Arthur Roy lui succéda et dans la **Wood Room**, Aurèle Guerette, qui était en ligne pour une position, prit la place d'Arthur Roy. Telles étaient à cette étape du récit les positions de contremaîtres dans le département, mais surtout chez-nous (**Wood Room**).

Le 15 avril 1936, Jos Boucher se fit frapper à l'abdomen par un câble d'acier et cela lui coûta presque la vie, mais étant robuste, il s'en tira avec quelques mois de convalescence.

Un autre accident grave fut celui de Willie Bélanger qui tomba au centre de l'ancienne pile no 1 le 19 mai 1936. Après plusieurs mois de repos, lui aussi reprit le travail, mais sur des emplois légers jusqu'à l'âge de sa retraite en 1966.

C'est le 1er juin 1936 également qu'un bateau à gazoline, qu'on surnomma «Angèle», fut utilisé pour la première fois sur la rivière. Avant cela on hâlait les «booms» à bras et j'en connais quelques choses puisque j'ai fait ce travail à l'automne de 1928.

Pour revenir à la **Wood Room**, un nouveau «grinder» (aiguiser ou meule) fut installé en remplacement de l'ancien qui était très démodé. C'était le 1er juin 1936 que nous avons reçu cette meule et qui fut en usage jusqu'en 1970. Après ces 35 années de service à son tour, elle donnait des signes de fatigue depuis trois ou quatre ans - elle en a repassés des couteaux...!

Cette année de 1936 comportera dans nos souvenirs plusieurs événements mémorables dont les uns sont moins joyeux. Le 15 janvier, le jeune Melven Plourde, fils de Denis, se fit couper un bras accidentellement au câble du convoyeur du «**steam plant**» tout près de la

Wood Room. Après sa convalescence, il fut placé aux «**chip bins**» où il resta jusqu'à son décès survenu le 9 octobre 1949 à la suite d'un accident d'auto à Iroquois. Melven eut son accident le 9, comme mentionné, mais ne décéda que le 11 à l'âge de 36 ans.

C'est le 23 novembre 1938 que la «**fendeuse**» à vapeur fut utilisée pour la première fois. L'ancienne «**fendeuse**» constituait un danger constant pour les employés, car elle fonctionnait verticalement. Cette opération était en plus, beaucoup plus lente et moins efficace. Cela mit fin à la vieille méthode de fendre les grosses bûches qui existaient depuis 1918, soit vingt ans. Comme rapporté plus tôt, la nouvelle «**fendeuse**» fut installée à l'autre bout du «**pond**», et y sera pour quinze ans.

Un événement important pour 1938, en ce qui regarde les écorceurs (**thorne barkers**) fut l'ouverture, le 18 juillet, des presses (**bark presses**). Ces presses d'écorces au nombre de six remplacèrent l'unique presse qui était en marche depuis 1919. Elle était au bout des «**flat chains**» des «**barkers**» no 1 et un peu en dehors. Dans les rapports (**log books**), il est mentionné, pour ce qui regarde la pile, la construction du «**stacker**» no 2 et qui fut mis en opération le 10 novembre 1937. Ce «**stacker**» fut utilisé jusqu'en 1962. En 1964, il fut démonté et vendu en Nouvelle-Écosse pour faire place à la pile de chips.

Et les hommes...

Avant de terminer cette période de 1930 à 1939, il serait bon de mentionner que la prospérité était en bonne voie de rétablissement. Même si les salaires étaient peu élevés, un grand nombre d'hommes trouvaient de l'emploi dans notre département. Ces hommes étaient, pour la plupart, d'Edmundston-Est. Avec la dernière hausse de 3 cents l'heure, portant les salaires de bases à 33 cents, effectif le 11 avril 1937, cela indiquait la reprise dans les affaires pour la compagnie. Ajoutons à cela la signature du premier contrat entre la compagnie et l'union le

28 octobre 1938. Tout cela laissait entrevoir d'autres hausses et ajustements de salaires dans un avenir rapproché.

Les journées étaient plus stables aussi et les heures supplémentaires s'offraient aux hommes de temps à autre, ce qui après tant d'années de dépression, était bien accueilli.

Il serait à propos de noter que nous, les employés de la compagnie Fraser, avons été les plus chanceux durant cette crise. Pour ceux qui furent reculés, ce fut différent. Les journaliers sans emploi acceptaient ce qu'ils pouvaient trouver. Les salaires leur permettaient le strict minimum pour vivre et encore...! Malgré tout, la vie avait encore ses bons moments. La gaieté régnait quand même parmi les gars. Déjà on parlait de la crise comme d'une chose peu agréable, mais comme du passé. Chacun racontait son expérience ou ce qu'il avait entendu dire des misères aux environs ou ailleurs.

On raconte qu'un jour un père de famille des concessions de Saint-Joseph, avait tué un chevreuil, fut dénoncé et fut pris par le garde-chasse. Ce dernier, après enquête, constata que tout ce qui restait de nourriture dans la maison était des navets comme nourriture. Il en fit rapport aux autorités et le tout s'arrangea dans le secret sans qu'il n'en coûte rien au coupable.

On pourrait citer de nombreux cas semblables, surtout envers les colons des environs, dans les rangs éloignés ou même ici en ville. Quand même, aux fêtes et aux grandes occasions, il y avait moyen de se réjouir. Entendu que les boissons étaient à bon marché et on en trouvait un peu partout puisque plusieurs fabriquaient leur propre bière ou leur «**caribou**». Le «Saint-Pierre et Miquelon» se vendait à 8\$ le gallon et portait «3 dans 1» et la bière à bras «se vendait à 15 cents la grosse bouteille ou deux pour «trente sous» (25 cents)».

Malgré qu'à la fin des années 1930, nous étions assez heureux, un nuage de guerre planait à l'horizon, mais comme au début de la crise, les

pays ne prévoyaient pas ce qui les attendaient.

Pour ceux qui lisaient les journaux, tout au long des années 1930, on pouvait suivre les troubles et les guerres qu'il y avait en Asie, entre le Japon et la Chine; la guerre civile d'Espagne; la montée des fascismes sous Mussolini en Italie avec ses guerres en Éthiopie; et le nazisme d'Hitler en Allemagne. Tout cela laissait prévoir que l'ambition de ces dictateurs était sans limite et qu'un jour l'univers serait plongée de nouveau dans un conflit mondial malgré qu'il subsistait de faibles espoirs de règlements pacifiques.

Malgré toutes les rencontres aux sommets des plus grands chefs d'États et malgré tous les efforts des chefs des nations alliées, la guerre éclata, comme nous savons tous, au début de septembre de l'année 1939, entraînant presque tous les pays du monde dans ce conflit que nous connaissons désormais sous le nom de la «Deuxième Guerre mondiale».

Troisième chapitre - 1940-1945

Deuxième guerre mondiale

Puisque les équipes (**crews**) d'hommes de la **Wood Room** seront sensiblement les mêmes que dans le deuxième chapitre, une liste additionnelle sera évitée afin de ne pas remplir inutilement les pages de ce cahier qui ne seront pas de trop.

Comme on a pu le voir, les années qui ont précédé cette guerre 1939-45 furent des années où l'activité dans les affaires était devenue presque normale. Les salaires allèrent vers l'augmentation et les prix des marchandises n'avaient pas encore monté, ce qui nous permettait de reprendre le dessus avec notre budget.

Cela reste une opinion personnelle, mais il me semble qu'après la déclaration de cette guerre, la vie ne fut plus la même qu'avant. Non pas que nous regrettions tellement nos anciennes habitudes de vie par leur simplicité ou encore notre manière de nous débrouiller seuls et de nous contenter de peu, mais par contraste à une sorte d'anxiété ou d'appréhension de l'avenir que les gens ne semblent jamais avoir pu se débarrasser. On a pu constater cela parmi les gars de la Wood Room, dont les petits tracas et problèmes des premiers vingt ans ne semblaient pas justement les derniers. Malgré les grands progrès techniques qui résultèrent de ce conflit et aussi la vie plus facile qui fut la conséquence de meilleurs salaires, les hommes ne semblaient pas pris par cette passion de gagner toujours plus d'argent possible, avec le moindre effort et avoir toujours plus de congés payés. C'en est devenu tel qu'aujourd'hui, le dollar ayant perdu sa valeur, qui est le résultat de l'inflation, on semble moins satisfait de la vie qu'avant, tout en gagnant dix fois plus. Ce salaire raisonnable est une bonne chose mais, au rythme actuel, où cela va-t-il nous conduire?

À l'ouverture des hostilités le 1er septembre 1939 par l'invasion sournoise de la Pologne par les armées d'Hitler, le régiment York et Carleton fut mis sur pied. Le 3 septembre, l'Angleterre, conjointement avec la France, déclara la guerre à l'Allemagne et on se souvient que le Canada fit de même le 9 septembre. Trois mois plus tard, le 10 décembre, le premier contingent canadien s'embarquait pour l'Europe et arrivait en Angleterre le 17 décembre. Presque tous ces jeunes gens passèrent six fêtes de Noël «**overseas**» outre-mer avant d'être rapatriés.

Cela démontre que nos soldats canadiens furent parmi les premiers à aller à la défense de la civilisation. Un bon nombre de ces premiers volontaires étaient de notre petite ville d'Edmundston, dont un certain nombre y laissèrent leur vie. Plusieurs départs se firent parmi les employés du moulin, créant ainsi un certain va-et-vient dans les départements. C'est ainsi que Willie Ouellette et Ernest (Bob) Ritchie allèrent au département électrique; Émile J. Rousselle, Albénie Rousselle, Clovis Lagacé, Alex Pelletier, Antoine Volpé, Lévite Nadeau et Albert Charette allèrent au département mécanique; Xavier Violette, Gildas Chiasson, Charles Verret, Alfred Plourde allèrent au **groundwood**; Laurent Martin, Charlie Gagnon allèrent au **sulphite** ainsi que Pascale Daigle à son retour de la guerre; Sylvio Rossignol alla à la protection; et enfin Aurèle Rousselle, Omer Levesque et Wilfrid Charette allèrent à Madawaska, Maine.

Comme mentionné auparavant, d'autres quittèrent le moulin pour la colonie, pour entrer en affaires ou pour aller travailler dans les grands centres.

Ces départs créèrent des vides dans les départements et surtout à la **Wood Room**. Sans vouloir mentionner tous les nouveaux venus du département en général, voici quelques noms de ceux pour la Wood Room: John Morin, Armand Lévesque, Rémi Sirois, Jos Michaud, Irénée Hébert, Napoléon St-Onge, Louis Lagacé,

Albert (Bert) Morin, Robert Lévesque, Eddie Dufour et Laurent Devost. Tous commencèrent durant les années de la guerre.

Durant la guerre, les «**shifts**» de la **Wood Room** se continuèrent sur deux «**shifts**». Ce n'est que vers 1950 que l'opération sur trois «**shifts**» fonctionna assez régulièrement. C'était alors deux «**shifts**» en été et trois en hiver.

Ici comme dans les autres départements et à cause de la rareté de la main-d'oeuvre, due à la guerre, il y avait du travail en abondance, mais plusieurs se laissèrent tenter par le travail en dehors et quittèrent la compagnie, mais plusieurs l'ont regretté par la suite. Également, à cause de la guerre, il y avait une rareté de fer et d'acier ainsi que d'autres matériaux. Un plus grand soin de la machinerie et du moulin en général était requis afin de maintenir le moulin en marche. J'ai vu les «**millwrights**» faire plus de 30 entures (**splices**) sur le câble du convoyeur de la **Wood Room** avant de la changer afin d'économiser l'acier. C'était comme ça sur toutes les lignes. Cela exigeait une plus grande somme de travail de la part des gars de la mécanique dont l'on demandait de nos hommes pour les aider aux opérations.

Plusieurs de nos plus anciens employés en étaient venus à être des «**millwrights**» en quelque sorte, car depuis de nombreuses années ils assistaient (**helpers**) les «**millwrights**».

Malgré la rareté du métal, il fallait quand même réparer et construire de nouveaux convoyeurs «**stackers**», car une seule pile de bois ne suffisait plus. Alors on utilisa ce terrain que fut l'ancienne cour du «**planer mill**» à cette fin pour y construire deux immenses piles avec deux «**stackers**». Un long convoyeur surnommé le «**main piling**» passait entre ces deux piles et qui servait pour piler et dépiler, (**reclaim**) le bois. Ajoutons à cela un autre «**stacker**» sur le site de l'ancienne pile no 1 près des écorceurs, mais en direction perpendiculaire à la rivière, au lieu de parallèle comme pour les autres, où l'ancien qui brûla en 1940. L'autre long

convoyeur qui transportait le bois des écorceurs au «**main piling**» ainsi qu'au «**stacker**» no 1 (en passant) et qui avait la forme d'un «8» et qui servait aussi à réclamer le bois des piles, était connu sous le nom de «Figure 8». Ce convoyeur fut mis en opération en juillet 1940. Le 23 novembre de la même année, ce fut le «**main piling**» qui fut mis en marche. Ces deux convoyeurs bout à bout formèrent une distance d'un demi mille, dont plus d'un mille de câble d'acier avec boutons de fer. L'année suivante, le 23 août 1941, ce fut au tour du «**stacker**» no 1 en plus du «**stacker**» no 3 qui a ouvert également en 1941. Toutes ces constructions nécessitèrent un grand nombre d'hommes pour deux ou trois ans. Plusieurs, parmi les employés les plus âgés de nos jours encore, ont commencé au moulin lors de ces constructions-là. Toutes ces constructions qui apportèrent des changements dans les opérations à travers notre département et qui auront de grandes répercussions sur la **Wood Room** surtout, sont rapportées ici pour cette raison. Dans un vaste département comme le **woodhandling**, tout s'enchaînait quand même.

L'Accident de 1940:

En juin 1940, la guerre en Europe en était encore à son stage de préparation et en parlant de ce conflit, les journaux disaient «la drôle de guerre», car aucun contact majeur n'avait été fait entre les armées. Mais survint un accident le 3 juin dans notre département, qui ne fut pas du tout drôle et qui coûta la vie à six hommes tous pères de famille et tous dans la force de l'âge. Cela se déroula dans l'unique pile de bois, la No 1 que nous avons à date et qui était localisée près des écorceurs comme nous avons vu.

Il était 2h15 de l'après-midi quand retentirent les sirènes du moulin et de la ville. En regardant vers la pile, on vit du feu et beaucoup de fumée. Dans quelques instants, il se fit un silence dans la **Wood Room** par l'arrêt de toutes les machines et tous accoururent vers la pile de bois. Il en fut de même de tous les hommes des

alentours et dans un court temps, il y avait plus de cent hommes sur les lieux du sinistre. Parmi ceux-là étaient les pompiers de la ville ainsi que ceux désignés du moulin. Tous allaient vers un contrôle de l'incendie lorsque soudain un grand craquement se fit au-dessus de

nos têtes, qui fut suivi de cris et de fracas terribles. C'était le convoyeur qui s'effondrait entraînant avec lui les hommes qui montaient dessus avec des boyaux.

Avec un temps chaud et sec de plusieurs jours que nous avons eu, ce grand déplacement d'air que la chute de ce convoyeur causa en descendant de 50 à 60 pieds, cela anima la flamme et le feu prit un peu partout autour de nous. Ajoutons à cela une forte brise du Nord-ouest qui poussait le feu vers les édifices des écorceurs.

Ce convoyeur, au milieu, était supporté par une tour dont deux câbles (**guides**) d'acier passaient dessus et qui supportaient tout. Le câble avec bouton créait une friction au fond du convoyeur recouvert d'acier et juste vis-à-vis de la tour. C'est là que prit le feu et dans un court temps se propagea à la pile en dessous. C'est à cette place - origine de l'incendie - que les gars voulaient atteindre en montant là-haut. Ces gars- là travaillaient à la construction du «Figure 8» tout près et c'est la raison pourquoi ils furent les premiers à monter. Une des «**guides**» cassa et le convoyeur renversa et se balança quelques secondes et l'autre «**guide**» céda aussi. Le tout tomba ne laissant que le câble d'acier avec boutons suspendu en l'air, supporté que par la tour. Le petit Honoré Collin lui eut la présence d'esprit de saisir ce câble et resta suspendu en l'air, mais eut donc la vie sauve grâce à son sang froid et à ses réflexes. Sur terre, les gars couraient en tout sens et criaient ne sachant qui secourir, car une dizaine d'hommes gisaient par terre morts ou blessés gravement. L'un de ces hommes, Willie Nadeau, voulant se relever après sa chute, eut une épaule coupée par une plaque d'acier (**plate**) tranchante qui se détacha du haut. Il expira instantanément.

Après quelques moments d'affolement, le bon sens reprit le dessus parmi les hommes et ils retirèrent les morts et les blessés sous la ferraille et le bois fracassé. Les autres, sous les commandements des chefs pompiers, continuèrent de combattre le feu qui consumait ce qui restait de la pile et, à d'autres endroits, qui se dirigeait vers les bâtiments. Survint alors une grosse averse qui aida grandement à calmer et enfin éteindre le feu dans la pile après quelques heures de luttes.

Voilà, en plus de Willie Nadeau, Théophile Michaud et Xavier Volpé sont morts sur le coup. Ernest Martin, Rémi Couturier et Archie sont morts par la suite à l'hôpital. Émile J. Rousselle et Jean Charette furent blessés gravement en tombant, mais leur chute fut moins haute étant plus près des écorceurs. Eddie J. Lévesque eut le temps de se tenir sur les cordes du convoyeur près des écorceurs et ne fut pas blessé.

Mr V. H. Emory, alors gérant de l'usine (**mill manager**), nous dit quelques années plus tard «qu'il n'oublierait jamais ce triste jour».

Théophile Michaud eut ses funérailles à Saint-Jacques, mais les cinq autres eurent leurs funérailles et enterrements à Edmundston-Est dans la nouvelle paroisse de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs et tous le même matin. La chapelle ne put contenir tout le monde présent. Ce furent les funérailles les plus émouvantes de cette paroisse et ceux qui ont assisté s'en souviendront longtemps encore. Ils furent aussi parmi les premiers à être enterrés dans le nouveau cimetière et dont les monuments sont dans la première rangée à gauche en entrant.

Ces sortes d'événements malheureux arrivent parfois sans qu'il n'en soit de la faute de personne, car tous agissaient pour le mieux durant ce désastre et qui, malgré tout, fut mis sous contrôle assez rapidement. Y a-t-il eu manque de la part des responsables d'inspecter les «**guides**» d'acier qui apparemment donnaient des signes de vieillissement? On ne le saura jamais et à quoi cela servirait-il après tant

d'années écoulées. Toutefois c'était un fait que ces câbles d'aciers étaient passablement rouillés. Après avoir été chauffés par le feu, ils cédèrent facilement sous le poids du convoyeur en plus des hommes marchant dessus.

Le vieux Westley Baird, oncle de Ronald, est décédé le 23 octobre 1943. Il avait environ 70 ans. Il avait été (**scaler**) mesureur de bois dans la cour du moulin depuis juillet 1927. C'était au temps où Estey avait laissé le mesurage de bois pour prendre charge de la Wood Room. Baird était en plus responsable des compteurs, donc il fut mon premier «**foreman**» en juillet 1927. Il était en charge des compteurs de 1927 à 1936, alors que le «**point standard**» en prit la responsabilité comme mentionné auparavant. Ceux qui ont travaillé pour le vieux Baird gardent pour lui beaucoup d'estime. Personnellement, je ne l'ai pas oublié. Il me portait confiance et me confia plusieurs responsabilités qui ne furent jamais connues des autres...

Le Plan de pension:

C'est en date du 15 décembre 1944 que le président de la compagnie, M. Audrey Crabtree, annonça officiellement, par une lettre circulaire à tous ses employés, la création d'un «Plan de pension», pension à la caisse de retraite pour les employés. Ce plan, après avoir été soumis aux employés reçut un vote favorable et entra en force le 1er janvier 1945. Ce fut une belle initiative de la part des Fraser pour assurer aux employés âgés des avantages, qui contribuèrent à leur bien-être une fois rendus à l'âge de la retraite. Malgré cela, un certain nombre de travailleurs mal renseignés par d'autres sur le sujet refusèrent de signer leur carte d'adhésion ou d'application. À remarquer que la participation à la caisse aux débuts était facultative. L'entrée en fut ré-ouverte à la fin de 1946 afin de donner une chance à ceux qui avaient refusé au début, mais en admettant que certains avantages des débuts en étaient enlevés. Entre-temps un certain nombre avait joint le plan après avoir été mieux renseignés, tout en

regrettant de ne pas être entrés au début. Certains agitateurs, dont nous connaissons les noms et qui n'étaient pas intéressés, influençaient sournoisement les employés dans le mauvais sens, tout en laissant entendre au surintendant qu'ils étaient en faveur en signant leur carte d'application. Les salauds! Ils savaient qu'un pourcentage de 66% des employés était requis pour mettre ce plan en force et ils espéraient pouvoir le casser ainsi. Un «**shift**» entier fut influencé de la sorte par un «beau parleur» de la **Wood Room**. Ces choses-là sont difficiles à oublier... Ces hommes sans instruction s'étaient laissé influencer de sorte qu'il n'y avait rien à faire. On leur avait laissé entendre que cette caisse de retraite ne serait pas en leur faveur. Il reste encore de ces gens-là qui sont à leur retraite depuis dix ou quinze ans et avec une pension réduite par leur faute, ou par ceux qui les ont mal guidés et qui l'ont regretté amèrement. On se souvient d'un cas en particulier où le surintendant (Estey) fit monter à son bureau en trois fois avant de le convaincre. Ce vieux qui a maintenant 89 ans était à l'âge de la retraite et tout ce qui lui restait à faire était de signer sa carte sans qu'il lui en coûte un sous. Par la suite, il ne regretta pas d'avoir appliqué.

Ce fut en effet le 1er novembre 1948 que l'entrée à la caisse de retraite devient obligatoire pour les nouveaux employés.

Au sujet de la retraite, il y aurait une éducation à faire parmi les employés qui envisagent leur départ dans un avenir rapproché. Il faudrait d'abord combattre le préjugé qu'un homme sortant à la retraite est rendu à la fin de sa vie. La retraite bien comprise doit être acceptée comme une récompense au soir de la vie pour toute une vie de dure labeur et non comme un congédiement ou un débarras de l'homme qui a atteint 65 ans, ou 60 ans dans quelques années. Une récompense est surtout une occasion de réjouissance et non de tristesse et d'ennui. C'est en réalité la préparation à la retraite qui manque le plus parmi les hommes. Il est vrai qu'un minimum d'instruction est nécessaire à cette fin.

Mais, là encore, en y réfléchissant un peu, il y a moyen de faire quelque chose, mais cela doit commencer bien avant le jour du «**white shift day**». C'est en se préparant par un ou plusieurs «**hobbies**» plusieurs années avant ce jour, ou par une sorte de petit travail manuel comme par exemple, le bricolage, et qui est proportionné à ses aptitudes, que le travailleur âgé pourra continuer en y mettant encore plus d'application, après sa sortie du moulin. Une multitude de sujets se présentent à nous, mais il s'agit d'en prendre le goût et l'habitude avant l'âge avancée.

Je ne crois pas à un emploi payant après la retraite, à moins d'être à temps partiels. Aussi l'idée de saines distractions est à conseiller. Aujourd'hui, avec de meilleures pensions, l'idée de trop vouloir gagner d'argent après la retraite peut nuire à la quiétude et à la tranquillité de retraite. Une fois cette idée bien comprise, cette impression qu'ont certains hommes de se sentir inutiles après la retraite, disparaîtrait, car ils n'auraient plus le temps d'y penser. Ce serait comme remplacer un intérêt par un autre, mais qui ne serait plus une sorte de contrainte.

Le «slab mill»:

J'en ai parlé en maintes occasions durant ce récit, mais ici je tiens à en parler d'une manière plus détaillée. Le «**slab mill**» dont il est mention n'est pas l'ancien des années 1920, mais bien le deuxième et dernier; celui des années 1940. C'est également là que Fortunat Beaulieu, Léo Plourde et moi-même avons fait notre première expérience comme contremaître - notre baptême en «**foremanship**»...

Avec les années, les compagnies réalisèrent les pertes de bois qu'elles subissaient en brûlant tous les rebuts, ou croûtes des moulins.

Vers 1943, les Fraser décidèrent à nouveau d'économiser le bois des croûtes sur une grande échelle dans leurs divers moulins à scie, surtout à Cabano et Plaster Rock. À cette fin, ils installèrent des raboteuses (**planers**) ici à Edmundston. Ce petit moulin fut installé au

bout Sud de l'ancien «**hot pond**», là où fut installé par après le premier système à décharger les «**chips**» (1947) ou encore, les pompes (3) à «**chips**».

Les croûtes étaient transportées par camions ou par trains à ce petit moulin. On empilait le surplus dans la cour du moulin ou encore des moulins à scie pour être écorcées durant les mois d'hiver après la fermeture des écorceurs. Cela se fit de 1943 à 1947, soit durant quatre saisons. Il y avait six raboteuses à double têtes chacune dans ce moulin, ce qui voulait dire douze hommes sur les raboteuses. En plus, deux hommes déchargeaient les camions ou les wagons dehors, deux plaçaient le bois sur les tables des raboteuses, un déchargeait les clos du bois écorcé et un autre était sur le petit «**chipper**». Au sous-sol, un homme nettoyait et en plus du contremaître, cela faisait vingt hommes par «**shift**» de dix heures, un de jour et un de nuit. Donc cela procurait du travail à 40 employés pour quatre à six mois par hiver en plus d'économiser le bois. J'ai parlé de trois contremaîtres pour deux «**shifts**». C'est qu'en 1945 Beaulieu alla à la mécanique et c'est Léo Plourde qui prit sa place.

Le petit «**chipper**» fut remplacé par un plus gros en 1946. En 1952, ce «**chipper**» fut envoyé au moulin de Cabano et les raboteuses avaient été envoyées là vers 1947. Alors, au lieu de transporter les croûtes des moulins, on les réduisait en «**chips**» dans les moulins et cela pour des raisons de salaires et de transports.

Après plus d'un quart de siècle qui s'est écoulé depuis la démolition de ce moulin, j'ai pensé qu'il serait intéressant de voir la liste des noms des gars qui travaillèrent à ce petit moulin. J'ai choisi comme ça la liste de l'hiver 1945-46. Il n'y avait que peu de changements dans ces hommes d'une année à l'autre:

Léo Plourde, Oneil Couturier, Alex J. Beaulieu, René C. Rousselle, Albert Carrier, Arthur Levesque, Thomas Cloutier, Eddie Dufour, Antonio Pelletier, Oneil Corno, Napoléon St-

Onge, Jim Thériault, Lorenzo Thériault, Donat Levesque, Gilbert Cyr, Ronaldo Sénéchal, Cyr Ringuette, Martin Marquis, Albert Levesque, Énoil Lavoie, Irénée Rousselle, Émile Plourde, Raymond Bouchard, Ronald Francoeur, Roméo Picard, Saunders Foster, Edmond D'Astous, Lévyte Cyr, Urbain Dufour, Patrick Serré, Léo Sirois, Armand Martin, Jos C. Lavoie, Nicholas Marquis, Jean Couturier, John Morin, Alexandre Couturier, Emary Migneault, Roméo Daigle, Fred Robichaud, Jessy Baker, Roland Lebel et Roméo Blanchette.

Voilà l'explication du fait que de 1943 à 1947, un grand nombre de ces gars, qui étaient classés «saisonniers» entrèrent sur les listes des «employés réguliers».

Mais durant les années 1950, il y eut un ralenti sérieux dans les affaires et la plupart de ces hommes-là furent reculés durant l'hiver perdant ainsi leurs anciennetés d'employés réguliers. Cela explique aussi la raison pourquoi si vous demandez à l'un de ces gars-là depuis combien de temps il est au moulin, il ne dira pas vingt ans, comme le donne leur ancienneté, mais il dira 30 ans, et en effet, il aura raison.

De ce nombre (de plus de 40), il n'en reste que sept ou huit qui sont encore au moulin. Et, de ce nombre, la plupart sont sur le bord de sortir à la retraite. Que voulez-vous? Nous avons eu notre tour; nous avons joué notre petit rôle et c'est au tour des plus jeunes à présent. Bientôt, comme nous, ils céderont leur place à d'autres aussi... Et c'est ainsi que tourne sans arrêt la roue du temps!

«chips» du dehors:

C'est en 1942 que les premiers wagons de «chips» arrivèrent au moulin. Le premier convoyeur à décharger était à l'entrée de la **Wood Room**. Il était de biais en direction de la «**machine shop**» et tombait directement sur le bas de la grande «**strappe**» sans passer par les «**screens**». On les déchargeait avec un «**scrape**» à la manière du brin scie au «**millwaste**», ce qui constituait une opération assez lente et ardue.

De fil en aiguille, le 8 avril 1946, fut mis en opération la première pompe à «**chips**» no 1 qui fut installée d'abord en dedans de la **Wood Room**, là où était aux dernières années le cochon (**rechipper**). Le site du déchargement était sur une voie d'évitement (**siding**) en arrière de la **Wood Room**, face aux écorceurs. On se servait d'un tuyau flexible de huit pouces de diamètre et amenait les «**chips**» à la bouche du tuyau avec une pioche (**digger**). Ce tuyau était connecté à un autre tuyau de fer qui par succion de la pompe transportait ces «**chips**» dans un cyclone installé au-dessus de l'escalateur des «**screens**». Ce long tuyau d'environ 150 pieds de longueur avait le désavantage de congestionner causant ainsi de sérieux problèmes. Cette pompe seule ne suffisait plus en 1948, on la relocalisa, en plus d'ajouter deux autres pompes de modèles différents et plus modernes. Ce site où fut installé ces pompes, fut la place du «**slab mill**» comme mentionné. La vieille pompe no 1 ne donna jamais entière satisfaction et fut finalement abandonnée. Pour plus de précision, la no 2 fut mise en marche le 11 juin 1948 et la no 3, le 7 juillet de la même année. De même que pour la no 1, on se servait de tuyaux flexibles aux pompes no 2 et 3 pour décharger les «**chips**» des wagons. La pompe no 1 fut enlevée depuis plusieurs années, mais les nos 2 et 3, quoique non-utilisées depuis un bon nombre d'années sont encore là à ce qui reste du bâtiment de la vieille **Wood Room**.

Contrairement à l'opération du «**slab mill**», celle des déchargements de «**chips**» tombait directement sous la surveillance du contremaître de la **Wood Room**. À cet endroit il y avait trois ou quatre hommes à surveiller. Durant toute la durée de l'opération de ces pompes, les congestions des séparateurs (**feeders**) furent constamment des problèmes, causant beaucoup de pertes de temps. Mais disons quand même que, malgré que c'était un travail rude, cela procura du travail à plusieurs hommes pour un bon laps de temps. Par la suite on discontinua les pompes pour se servir du premier «**hopper**»

en juillet 1958, équipé d'un «**shaker**» et finalement dans les années 1960, l'installation du présent système, localisé à la place actuelle sur lequel nous reviendrons plus tard.

Le «gros chipper»:

Sur la fin de ce chapitre, couvrant les années 1940 à 1945, il est impératif de rapporter l'installation de notre «**gros chipper**» à dix couteaux et qui fut mis en opération le 27 août 1945. Cette machine fut d'abord actionnée par un moteur de 250 C. V. (H. P.), mais qui fut remplacé au bout de deux ans par un moteur de 400 C. V. Ce «**chipper**» fut installé à son site où il le fut toujours et l'on dut enlever un «**chipper**» à quatre couteaux pour son installation. Ce fut une innovation digne de mention pour notre vieille **Wood Room** par sa voracité à réduire les bûches en «**chips**» avec une capacité moyenne de plus de 40 cordes à l'heure. À la fin de la **Wood Room**, nous en étions rendus à la quatrième roue (**disc**) dont la première fut remplacée le 29 mars 1952. La deuxième fut remplacée le 4 juillet 1960 et enfin la troisième le 12 avril 1965 et qui fut utilisée jusqu'à la fin, soit en 1970. C'est une moyenne de cinq années pour chaque «**disc**». Au bas mot c'est environ 750 000 cordes de bois chacun. C'est du bois!

Ceci créa une augmentation sensible de production, ce qui nécessita une augmentation dans la vitesse de toutes les courroies des convoyeurs et même du «**haulup**» du «**pond**», enfin tous ceux qui transportaient le bois rond et les «**chips**» en conséquence. C'est ainsi qu'avec la marche du temps et par la force des choses, la vieille **Wood Room** pouvait rester à la surface en ce modernisant petit à petit pour suffire aux demandes toujours croissantes de production, mais à quel effort?

Fin de la deuxième grande guerre:

Dès l'hiver 1945, la victoire de nos troupes alliées en Europe se profilait. En effet, le 8 mai 1945, prit fin la deuxième grande guerre mondiale qui avait duré près de six ans. Déjà

quelques soldats du premier contingent de 1939 étaient revenus au début de cette année, été 1945. Quelques blessés étaient revenus plus tôt, mais d'autres moins chanceux, n'en reviendront jamais! Avec les soldats de la guerre 1914-18, ils reposeront désormais dans les cimetières d'outre-mer. Une fois par an, le Jour du Souvenir, nous pensons à eux, surtout dans nos prières. Sans leur courage, nous ne serions probablement plus des hommes libres aujourd'hui. En quelque sorte, nous leur devons une vie plus facile et agréable. Aux ambitions d'Hitler, qui avait affirmé que l'Allemagne dominerait l'univers pour les prochains 1 000 ans, les Alliés ont dit «**NON**», comme avait dit 25 ans plus tôt ces mêmes pays aux ambitions du Kaiser. C'est ainsi qu'ils mirent fin aux ambitions de deux dictateurs qui voulaient abolir toute trace de libertés et de civilisations.

Il ne faudrait pas non plus minimiser la part de mérite de ceux qui travaillèrent en arrière des lignes de feu. Tous ont accepté avec courage et sérénité les privations que nécessairement il fallait s'imposer afin de faire notre part de contribution à la victoire. Ces privations furent ressenties dans l'industrie ainsi que dans les foyers.

Le travailleur de la **Wood Room**, comme pour les autres, fit sa petite part en acceptant les privations et le surcroît d'efforts exigés par des heures de travail supplémentaires afin de suppléer au manque de main-d'oeuvre causé par la guerre. On se souvient aussi que durant trois ou quatre ans, en raison de «**black out**» toujours possible en cas de bombardements, on ne voyait pas le jour dans nos usines, car les ouvertures étaient constamment bouchées, afin de ne pas voir les lumières du dehors. Alors, c'était toujours nuit dans les usines.

On pourrait mentionner plusieurs autres domaines où existait la privation comme dans la nourriture, les vêtements et les matériaux de toutes sortes.

Afin de ne pas trop m'attarder sur le sujet, je

vais en laisser de côté, mais disons que cette victoire fut accueillie avec autant d'enthousiasme par la population civile que militaire. Nous les travailleurs, un peu comme les militaires, étions fatigués de ces rationnements et privations malgré que nous en comprenions fort bien la nécessité.

En terminant sur le sujet, voici un poème immortalisé de John McRea (un canadien) qui fut écrit sur les champs de bataille:

In Flanders Fields

In Flanders Fields the poppies blow
Between the crosses, row on row
That mark our places; and in the sky
The larks, still bravely singing, fly
Scarce heard amid the guns below.
We are the Dead. Short days ago
We lived, felt down, saw sunset glow.
Loved and were loved, and now we lie
In Flanders Fields
Take up our quarrel with the foe!
To you from falling hands we throw
The Torch; be yours to hold it high.
If ye break faith with us who die
We shall not sleep, though poppies grow
In Flanders Fields
Dec. 8, 1915 - John McRae

Le quatrième chapitre de ce travail s'étendra sur une période de vingt-cinq ans, c'est-à-dire de la fin de la guerre aux années 1970 et qui fut une période de très grande évolution, surtout dans le domaine de l'industrie et qui va toujours en accroissant.

Nous constatons aussi que pour les gars de la

Wood Room, l'heure de la retraite a sonné pour un bon nombre. Plusieurs amenèrent avec eux les souvenirs des premières années du moulin. Je désire exprimer ma gratitude à eux de qui j'ai reçu des précieux renseignements oraux sur ces débuts qui sont éloignés de nous de plus d'un demi siècle. Je le redis, le but de ces notes sont donc comme un lien entre ce passé et nos jours afin que, du moins, tout ne soit pas perdu dans la nuit de l'oublie.

Et oui, je me dis souvent que si ces renseignements étaient accumulés pour chacun des départements, nous aurions une petite histoire de notre moulin passablement complète. Espérons que d'autres aussi y penseront.